

ERRANCES*

EXTRAIT

NEGOVAN RAJIC

Chapitre I

D'une prison à l'autre

C'était au temps où j'errais, la faim au ventre, dans Christiana, cette ville singulière que nul ne quitte avant qu'elle lui ait imprimé sa marque...

Knut Hamsun

Le neuf juillet 1946, au matin de notre deuxième jour d'exil, un soleil radieux me réveilla de bonne heure. Couché sur le dos, les mains sous la nuque, je repensais les récents événements.

Les derniers mois et surtout les dernières semaines avant notre départ, une peur intense m'avait tenaillé. Tard dans la nuit, en traversant la place de la Slavia, je me retournais, imaginant être poursuivi par un sbire. Personne. Au loin, un passant allait son chemin. Rue Deligradska, les lampadaires diffusaient une lumière verte dans les feuillages. Aucun danger apparent ne me guettait. Pourtant, la ville tout entière suintait la peur, avec ses rues désertes, ses immeubles aux portes ouvertes sur des couloirs obscurs, ses parcs à l'abandon, ses sentinelles

* Manuscrit en français.

devant les immeubles publics, allant et venant, balanciers d'une horloge monstrueuse.

Maintenant, je pouvais enfin respirer à pleins poumons. De l'autre côté de la Mura, à portée de fusil de notre étable, la pieuvre de la police secrète pouvait bien étendre ses puissants tentacules par monts et par vaux, encercler les hameaux, pénétrer dans les rues des grandes villes, monter les escaliers monumentaux des bâtiments administratifs, des lycées et des universités, gravir les marches des immeubles de rapport et se glisser sous les portes des appartements, elle ne pourrait plus nous atteindre. Ces milliers de concierges délateurs, de camarades responsables de la rue, de commissaires de l'armée, de secrétaires de cellules dans les lycées et de sbires de tout acabit étaient autant de petites ventouses qui écoutaient, rapportaient, et paralysaient par la peur le pays tout entier. Nul homme, nulle femme ne pouvait échapper à leur emprise. Maintenant, elles ne pouvaient plus nous atteindre et nous faire du mal. J'avais de la peine à le croire.

Nous étions couchés sous les combles, au milieu du foin odorant. Sous nos pieds, dans l'étable, les vaches rumaient. Par le côté ouvert du fenil, on pouvait voir un ciel sans nuages. Le temps semblait avoir tourné au beau fixe. Avec la perspective de deux jours de marche devant nous, cela nous rassurait, surtout Milenko, affublé de son pantalon d'arlequin et chaussé de sandales d'apôtre, aussi éculées que s'il avait déjà prêché dans toute la Judée et la Samarie.

Le matin, nous eûmes encore le droit à un bol de lait et un morceau de pain campagnard. Impatients de faire nos premiers pas dans le nouveau monde, nous les avalâmes en vitesse. Peu avant huit heures, nous quittâmes le hameau sans nom avec son moulin au bord de la Mura et son lacis de venelles moyenâgeuses pour sortir sur la grande route.

Devant nous, à travers une plaine bordée des montagnes, vacillait, dans la chaleur de juillet, un ruban d'asphalte sans fin. Au bout de cette ligne droite, bordée de pommiers sauvages, se trouvait Graz, la capitale de la province de Styrie. Autour de nous, les champs de seigle, de luzerne et de blé formaient un immense échiquier bariolé. Ce paysage de chromo, sous un soleil matinal, évoquait irrésistiblement la scène finale du film *À nous la liberté*. On y voyait deux vagabonds qui au lever de

soleil débouchent sur la grand-route. Ces premiers pas au royaume d'exil se gravèrent à jamais dans ma mémoire.

De ma vie, je n'avais éprouvé un tel sentiment d'ivresse mêlée d'angoisse. Nous venions de couper tous les ponts et tous les liens qui nous rattachaient au passé. Nous ne savions pas où nous allions coucher cette nuit ni ce que nous mangerions ce soir. Et plus tard, qu'allions-nous devenir ? Une seule certitude : pèlerins de la liberté, nous marchions vers l'ouest, toujours plus loin vers l'ouest.

Malgré notre euphorie, il nous fallait garder la tête froide. Il n'était pas question de prendre le train à Leibnitz, la gare la plus proche. Sans monnaie du pays et sans papiers d'identité, nous risquions d'être arrêtés par la police autrichienne et remis aux forces de l'occupation.

D'étranges rumeurs circulaient à Belgrade avant notre départ. Selon elles, certains officiers anglais, vénaux ou gagnés aux idées progressistes, refoulaient parfois les réfugiés à la frontière. Les malheureux qui avaient réussi à passer en Autriche se retrouvaient ainsi dans les geôles yougoslaves. Certes, il s'agissait de cas isolés, mais nous n'avions aucune envie de courir ce risque, surtout après notre traversée mouvementée de la Mura. Nous prîmes donc la décision de marcher à pied jusqu'à Graz. La cinquantaine de kilomètres qui nous séparait de cette ville pouvait être parcourue en deux jours. Avec nos saucissons et un croûton de pain offert comme viatique par le paysan, nous avons de quoi tenir le coup. Nous partîmes, confiants en notre bonne étoile.

La route semblait déserte. Deux ou trois véhicules de l'armée anglaise, ainsi que d'archaïques berlines rescapées de la guerre, passèrent sans faire attention à nous. Une de ces vieilles guimbarde pétaradait en direction de Graz. Je levai la main. Elle ralentit. Un petit vieux, à barbiche blanche, nous scruta un instant, puis accéléra. Un médecin de campagne, sans doute. Notre accoutrement hétéroclite ne devait pas lui inspirer confiance. Cela n'affecta point notre bonne humeur.

Nous marchions à vive allure. Le temps passait vite. Comme d'habitude, nous ne manquions jamais de sujets de conversation. Tantôt nous évoquions nos souvenirs du lycée et de la guerre, tantôt nous échafaudions des projets d'avenir. À midi, nous nous arrê tâmes à l'ombre d'un pommier pour parta-

ger un morceau de saucisson et un bout de pain. La grande randonnée continuait !

Vers sept heures et demie, le jour se mit à décliner. Il fallait songer à trouver un abri pour la nuit. Les nuages roulaient vers l'ouest. Après la canicule du jour, on pouvait craindre un orage. L'idée de passer une nuit sous la pluie ne nous enchantait guère. Une grange à foin providentielle surgit dans un champ, à l'écart de la route. Nous la rejoignîmes par un chemin de terre et prîmes possession de notre gîte, somme toute assez confortable. Luxe suprême, un ruisseau coulait à deux pas de là.

Ce soir-là, la vie des vagabonds nous parut toute simple. On marche, on s'arrête, on casse la croûte et le soir, on trouve un gîte plein d'herbes odorantes.

Avant de s'endormir, Milenko fumait devant la grange, scrutant le ciel, supputant le temps qu'il ferait le lendemain. Couché dans le foin, je méditais sur notre nouvelle condition de chemineaux. Trouverions-nous un jour une place au soleil pour étudier loin des tracasseries de la Grande Idée, ou tout simplement pour vivre ? Ou serions-nous condamnés à errer durant le reste de nos jours pour expier notre orgueil ? De nouveau l'angoisse m'assaillit comme si, brutalement, je prenais conscience d'avoir commis un geste irréparable. Mais la fatigue d'une journée de marche l'emporta sur mes appréhensions. Je glissai dans le sommeil, regardant par la porte l'immense voûte incrustée de diamants. Dans les champs les grillons poursuivaient inlassablement leur cacophonie pastorale.

Le lendemain matin, un soleil éclatant embrasait la grange. Les vieilles planches irradiaient une douce chaleur. La belle journée de juillet réveillait en moi la nostalgie des temps de grandes vacances et de baignades sous les ruines de la vieille forteresse. Les images de mon adolescence me revenaient comme une douleur lancinante.

Je bondis et réveillai Milenko, grand dormeur devant l'Éternel. Nous n'avons pas de temps à perdre. Il nous restait environ vingt-cinq kilomètres jusqu'à Graz. Il fallait se hâter si nous voulions entrer dans les faubourgs de la ville bien avant la nuit et dénicher le camp de réfugiés.

Je me débarrassai méticuleusement des brins d'herbe qui collaient à mes vêtements. Il fallait aussi faire notre toilette. Un

fugitif doit à tout prix s'efforcer d'être fraîchement rasé. Rien ne trahit autant un individu sans feu ni lieu qu'un visage mangé par la barbe.

Je me rasai devant un minuscule miroir ovale posé sur une poutre. Ce petit objet en filigrane d'argent éveillait en moi de légers remords. Une jeune fille blonde me l'avait donné en cadeau trois jours avant mon départ. Je m'étais bien gardé de lui souffler mot de la grande fugue que nous préparions, mais quelques phrases sibyllines auraient pu lui mettre la puce à l'oreille. En termes vagues, je lui avais parlé de mon désir de *quitter ce monde*. Mais quel monde ? Je riais, je plaisantais, je n'avais point l'air d'un homme qui se préparait à mettre fin à ses jours. Plus elle me pressait de questions, plus je prenais un malin plaisir à l'emperlifocoter de phrases équivoques. Elle avait probablement fini par deviner mes intentions et, lors de notre dernière rencontre, elle m'avait offert ce petit miroir pour m'accompagner dans l'autre monde. Alors que je préparais mes affaires rue Élie, je fourrai l'objet dans mon sac à dos, souvenir dérisoire d'un amour innocent comme on en trouvait encore parfois dans de petites villes de province.

Notre toilette terminée, nous retournâmes sur la grand-route. Au bout d'une heure de marche, je m'arrêtai brusquement : le petit miroir ! Je l'avais oublié dans la grange. Après un instant d'hésitation, nous continuâmes notre route. Nous ne pouvions quand même pas rebrousser chemin pour récupérer cet objet. Non sans un pincement au cœur, je dis adieu au petit miroir en filigrane. Avec lui se rompait un autre lien fragile avec mon passé. Un jour d'orage un ouvrier agricole, en s'abritant de la pluie, allait le découvrir et se demander par quel hasard il se trouvait là.

Un peu avant midi, la route de Graz croisa encore une fois l'impétueuse Mura. Sous le pont, les sinistres flots coulaient, furieux d'être réduits à un lit trop étroit. En les regardant, je me demandais comment nous avions osé nous jeter dans ses tresses tumultueuses.

Dix minutes plus tard nous entrons à Wildon, un pittoresque village. Sur la place une fontaine déversait un filet d'eau froide. Nous bûmes tout notre soûl. Deux soldats anglais sortirent de l'auberge. L'un d'eux me dévisagea ostensiblement. Milenko, avec ses pantalons rapiécés et ses sandales, pouvait

à la rigueur être pris pour un ouvrier agricole, mais moi, avec mon complet marron et mes lunettes cerclées d'or, je pouvais difficilement passer pour un enfant du pays. Heureusement, les deux militaires montèrent dans une jeep et disparurent en direction de Graz. Je fus enfin soulagé.

* * *

Vers trois heures de l'après-midi, nous aperçûmes à l'horizon les contours d'une ville importante. En nous approchant davantage, nous pûmes distinguer des cheminées d'usines et un château perché au sommet d'un rocher. C'était Graz, la capitale de la Styrie. L'agglomération s'étendait sur une large plaine bordée de montagnes. Un peu plus tard, apparurent les champs maraîchers et les minuscules jardinets ouvriers d'un faubourg situé au sud de la ville. Bientôt, nous longions les maisons badigeonnées de jaune ocre et les murs en briques des usines. En passant devant la porte d'une brasserie, je fus happé par l'odeur âcre de la bière et du tabac. Les rares objets dans les vitrines poussiéreuses semblaient y avoir été oubliés depuis l'avant-guerre. Des hommes et des femmes, pauvrement habillés, sortaient des usines pour monter dans des tramways bringuebalants. Beaucoup portaient des cabas. Le faubourg exhalait la misère. La population semblait encore plus misérable qu'à Belgrade.

Il s'agissait maintenant de trouver le *Flüchtlingslager*, le camp des réfugiés, avant la nuit. Nous arrê tâmes un passant pour lui demander le chemin. Il nous indiqua un tramway qui allait vers le centre. Mais comment le prendre ? Nous n'avions pas la moindre pièce de monnaie autrichienne. Seulement, au bout de deux jours de marche, l'estomac creux et les pieds endoloris, nous n'avions aucune envie de trotter encore pendant une heure ou même plus.

Nous décidâmes de monter dans un wagon, comptant sur l'indulgence du receveur. Après tout, la guerre venait à peine de se terminer et le pays grouillait de va-nu-pieds comme nous. Si jamais le contrôleur nous faisait descendre, nous aurions au moins gagné quelques arrêts. Nous prîmes courageusement place sur un banc. Les gens, probablement des ouvriers qui venaient d'achever leur travail, envahissaient le wagon qui

sentait le cambouis. Déjà, nous roulions. Des maisons grises et jaunes défilaient. De temps en temps, passait une ruine. La population affairée rappelait les insectes d'une fourmilière éventrée par de méchants gamins. Personne ne pouvait en douter : ces gens industriels allaient rapidement rebâtir leur ville.

Quand le receveur s'approcha de notre banc, nous dûmes faire un effort pour dire : *Flüchtlinge*, des réfugiés ou des fugitifs. Pour la première fois depuis notre départ de Belgrade, voilà que nous étions presque rabaissés au rang de mendiants. L'homme, visiblement contrarié, mais nullement surpris, nous examina. Les quidams de notre espèce ne devaient pas être rares à cette époque. Les visages se tournèrent vers nous. Un homme nous demanda si nous étions des Hongrois. Une femme parla au contrôleur. Je crus comprendre qu'elle offrait de payer notre ticket, mais d'un geste désabusé l'homme passa au voyageur suivant.

En descendant du tramway, nous trouvâmes sans difficulté le camp des réfugiés. Au moment où nous entrions, un homme dans la trentaine en sortait. Je l'arrêtai pour lui demander s'il n'y avait pas de Yougoslaves dans le camp. Non ! il n'y avait que des Croates.

- Vous êtes Serbes ou Croates ?
- Serbes.
- Bien ! Venez avec moi !

Il rebroussa chemin et entra dans le camp. Nous le suivîmes comme de vrais nigauds. Nous faisons ainsi nos premiers pas dans un monde étrange, peuplé de baraques en bois et d'hommes affublés de vieilles frusques de l'armée. Dans cet univers régnaient le provisoire et le transitoire. Ces baraques, construites pendant la guerre pour loger des troupes et des prisonniers, devaient durer le temps nécessaire pour emporter la victoire. La guerre perdue, le provisoire s'éternisait. Les nouveaux habitants vivaient là en transit entre un passé brutalement oblitéré et un avenir chimérique.

Enfin notre guide ouvrit une porte et nous pénétrâmes dans une pièce sommairement meublée. Deux policiers autrichiens en uniformes verts s'affairaient dans la paperasse devant leurs bureaux. Notre cicérone nous présenta aux flics comme de nouveaux réfugiés. En guise d'au revoir, il nous

sourit et s'éclipsa. La souricière se referma derrière nous, mais nous ne nous en rendions pas encore compte.

On nous invita à nous asseoir et on nous oublia. Des hommes du camp entraient, sortaient. Personne ne faisait attention à nous. Le téléphone sonna à plusieurs reprises. Un policier, celui qui semblait être le chef, parla un bon moment. À plusieurs reprises, il répéta : " *Jawohl, Herr Inspektor*". Le reste de la conversation m'échappa. Enfin l'un d'eux se leva, décrocha son ceinturon avec l'étui d'un pistolet, se l'ajusta et nous invita à le suivre. Devant l'entrée du camp, nous attendait une voiture de police. Elle roula à travers une ville portant de nombreuses traces de la guerre. Nous étions subitement plongés dans un univers déroutant.

Dix minutes plus tard, la voiture s'arrêta devant *Hauptquartier der Polizei*, le quartier général de la police. On nous fit descendre et on nous fouilla sommairement. Heureusement, aucun policier ne s'avisa de tâter les ourlets de ma veste pour découvrir le billet de cinq cents francs suisses. Pendant tout ce temps, on ne nous demanda rien sinon notre nom et notre nationalité, comme si, brusquement, nous étions devenus des paquets à manipuler dans un centre de tri postal. Ensuite, on nous enferma dans une cellule démesurément grande.

Dans un coin de la cellule trônait une cuvette de toilette. Dépourvue de planche et de chasse d'eau, cette dernière se déclenchait du couloir, elle était posée là comme un objet insolite destiné à une exposition d'art surréaliste. Deux ampoules, très haut sous le plafond, dispensaient une faible lumière. Elles brillèrent toute la nuit, peuplant mon sommeil de cauchemars. Leur lumière me réveilla en sursaut à plusieurs reprises. Par l'unique fenêtre, placée sous le plafond et garnie de barreaux, on voyait un petit bout de mur éclairé uniquement par la lumière provenant de notre cellule. Cela donnait l'oppressante impression d'être dans une pièce enfouie sous la terre.

Vers sept heures, la porte s'ouvrit. Sans un mot, un gardien nous tendit à chacun une gamelle de l'armée allemande toute bosselée et remplie d'un liquide gris et gluant, une sorte de colle faite avec de la farine de sarrasin. La cuillère en aluminium tout usée avait dû servir à d'innombrables prisonniers avant nous, probablement aussi à ceux que les sinistres hommes en manteaux de cuir arrêtaient pendant la guerre.

Une demi-heure plus tard, la lourde porte s'ouvrit de nouveau. Le même gardien vint reprendre nos gamelles. Nous y avions à peine touché, mais il s'abstint de tout commentaire. L'homme devait être habitué à voir les gens perdre l'appétit en entrant au dépôt.

Le coup était dur à encaisser. Nous avons quitté Belgrade en quête de liberté ; nous nous retrouvions dans un cachot. Sans doute, un malentendu fâcheux et temporaire. Les polices du monde entier jettent les gens pêle-mêle au dépôt. Après, on fait le tri. Demain, on allait nous interroger. Les autorités s'apercevraient de leur erreur et nous relâcheraient sur-le-champ. En attendant, il fallait passer là notre première nuit. Demain, tout allait rentrer dans l'ordre. Nous en avons la ferme conviction.

Notre raisonnement, apparemment sans faille, n'avait qu'un défaut : il ne coïncidait pas avec celui des autorités anonymes disposant désormais de notre sort. De cela, nous eûmes des preuves dès le lendemain matin, mais, incurables optimistes, nous nous entêtâmes à voir le monde tel que nous aurions aimé qu'il fût.

* * *

Pour le petit déjeuner, on nous apporta un morceau de pain noir et une gamelle d'eau chaude, un ersatz de café à l'arrière-goût amer de saccharine.

À neuf heures deux policiers taciturnes vinrent nous chercher pour nous escorter jusqu'à Untersuchungsgefängnisshaus, la maison d'arrêt pour prévenus. Toutes nos demandes d'explication se heurtèrent à un mutisme ennuyé. Mon père avait raison de me répéter : « Ne t'adresse jamais aux sous-fifres, va chercher le chef ». Oui, mais comment se présenter devant un chef ? En attendant d'en rencontrer un, il fallait s'armer de patience.

Après un court trajet en voiture de police, nous nous arrê tâmes devant une vraie prison. Le quartier général de la police n'était qu'un dépotoir. Après le tri, on les amenait ici pour un examen approfondi.

Une haute muraille reliait les deux ailes du bâtiment. Les fenêtres avaient des barreaux. Bien entretenu, proprement badigeonné d'ocre, le bâtiment donnait une impression plutôt

agréable. De construction récente, il se trouvait au pied d'un castel perché sur un piton rocheux envahi par la végétation. Là-haut, on se serait cru enfermé dans la forteresse de Montecristo. Nous pénétrâmes dans l'établissement par une petite porte ouverte dans la muraille. Une fois dans l'enceinte de la prison, nous traversâmes en diagonale la cour intérieure avant d'entrer dans l'édifice et d'être remis au préposé de l'écrou. Il me confisqua ma serviette en cuir noir, ma cravate et mes lacets. Sur Milenko, il n'y avait rien à prendre. Toutefois, il nous laissa nos montres.

De prime abord, notre nouveau lieu de détention nous parut moins sinistre que le dépôt du quartier général de la police. À l'intérieur, l'ordonnance géométrique du lieu, avec sa cage d'escalier protégée par les barreaux peints en gris, rappelait la salle des machines d'un grand paquebot. Pour la première fois de ma vie, je pénétrais dans un établissement pénitentiaire de cette importance. Curieusement, au lieu d'être abattu, je ressentis une certaine fierté, comme si le fait d'être emprisonné innocent m'accordait je ne sais quel titre de noblesse. Ou était-ce une façon de crâner ?

Certes, j'avais déjà visité une petite prison, mais en simple curieux. À l'automne 1944, quelques heures après le départ du dernier soldat d'occupation de la ville d'Uzice, je déambulais dans les locaux abandonnés de la *Kreiskommandantur*. Au détour d'un couloir, je découvris les cellules dans lesquelles la *Sicherheitsdienst*, la sécurité militaire de l'armée allemande, enfermait les résistants. Sur les murs, les graffitis criaient encore la détresse et l'angoisse des pauvres diables. Machinalement, je poussai une porte grande ouverte. Elle grinça et se referma avec un sinistre bruit sec de métal. Son écho se répercuta dans les locaux vides. Les sinistres cellules attendaient ceux qui allaient être accusés, à tort ou à raison, de collaboration. Je m'étais hâté de retrouver le soleil d'octobre. Décidément, je n'avais pas la vocation de geôlier.

Nous montions docilement les marches derrière un surveillant portant un impressionnant trousseau de clés. Cette brutale initiation à la vraie vie ressemblait à s'y méprendre à la séquence d'un film, mais elle procurait infiniment plus de sensations. Milenko ne disait rien, mais je croyais deviner sa pensée : il se reprochait de m'avoir entraîné dans l'aventure. Et

plus tard, dans d'autres moments pénibles ou difficiles, il aurait toujours cette attitude qui me touchait et m'énervait en même temps. J'avais envie de lui dire que je portais ma part de responsabilité pour ce qui nous arrivait et que de toute façon cela ne servait maintenant plus à rien de chercher un coupable.

Nous nous arrê tâmes au troisième. Le gardien déverrouilla la première porte à gauche. Un spectacle affligeant nous attendait. Dans la touffeur d'été, une dizaine de bonhommes avachis, le visage pâle, mal rasés, étaient couchés sur des paillasses. J'eus un mouvement de recul, geste absurde en la circonstance. Derrière nous, la porte claqua sec, comme celle de la prison de la *Kreiskommandantur*, en octobre 1944. Le onze juillet 1946, trois jours après avoir traversé la Mura, nous étions faits comme des rats. La quête de la liberté commence souvent par la prison.

Peu après, la porte s'ouvrit de nouveau. On nous apporta des paillasses, des gamelles et des cuillères, bref le nécessaire pour un séjour prolongé. La rangée de détenus sous la fenêtre se tassa pour nous faire place. Il n'en restait pas beaucoup. Dix minutes plus tard, un nouveau venu aurait eu du mal à nous distinguer des autres prisonniers.

Notre arrivée parmi ces hommes débraillés et apathiques suscita peu de curiosité. Un détenu nous demanda de quel pays nous venions. Dans le grand chambardement de l'après-guerre, l'Autriche grouillait de ceux qui fuyaient l'Europe de l'Est. Chaque exilé cherchait un compatriote, afin de partager sa propre solitude.

Nous eûmes la chance de trouver dans la cellule deux hommes qui parlaient notre langue. Krebs, un Allemand de Yougoslavie, un de ceux que nous appelions à Belgrade *notre Boche*, nous souhaita la bienvenue. Brave homme, grand et maigre, en prison pour trafic de cigarettes américaines, il éclaira notre lanterne sur beaucoup de points obscurs.

Notre cellule était réservée au menu fretin : trafiquants du marché noir, petits délinquants, contrebandiers ou jobards de notre espèce. Nous apprîmes que normalement ceux qui traversaient clandestinement la frontière devaient passer deux semaines en quarantaine à Strasse, un village près de Leibnitz. Comme nous avons réussi à passer à travers les mailles de la

police des frontières, on nous fourrait tout simplement en prison. Ces explications nous rassurèrent un peu.

Krebs nous mit également au courant des règles, relativement simples, de la vie carcérale. Trois repas par jour et une promenade d'une demi-heure dans la cour de la prison. Aucune obligation de travailler. Nous avions le droit de nous prélasser du matin au soir sur nos grabats. Après la distribution du petit déjeuner, les détenus condamnés à des peines légères pouvaient aller en ville pour effectuer de menus travaux. Cela leur procurait un supplément de pitance.

Nous avions aussi le droit d'écrire une lettre par mois sur du papier à en-tête de la prison. Cela nous posa un problème de conscience. Ne pas l'écrire pouvait accréditer à Belgrade les rumeurs de notre mort dans les flots de la Mura. Par contre, écrire sur du papier à en-tête de la prison aurait plongé les nôtres dans le désarroi. Après avoir longtemps pesé le pour et le contre, nous décidâmes d'envoyer une lettre. Nous apprîmes plus tard qu'elle n'arriva jamais et c'était probablement mieux ainsi.

La cuvette des toilettes se trouvait dans un coin de la cellule, et en partie cachée par une cloison. Comme au dépôt, pour chasser l'eau, il fallait frapper à la porte et crier à travers le judas : *Wasser bitte*. Le gardien actionnait alors la chasse d'eau du couloir. La nuit, on urinait dans une bassine en métal. Le matin, on la vidait dans la cuvette. Le règlement paraissait assez saugrenu, mais il ne fallait pas chercher à comprendre. Les détenus n'avaient qu'à obéir. Dans le coin des toilettes, se trouvait aussi le robinet d'eau potable. Le samedi, toute la cellule allait obligatoirement aux douches. La direction fournissait du savon fait d'une terre argileuse mêlée de sable. Comme la vie monastique, la vie carcérale avait ses règles. On devait les respecter sans rechigner.

Le deuxième homme qui parlait notre langue était un Slovène, pas très bavard. À notre première rencontre, nous échangeâmes à peine quelques mots. Plus tard, il se présenta comme mi-contrebandier mi-passeur, prétendant pouvoir sortir n'importe qui de Yougoslavie. Un instant, nous songeâmes à faire appel à lui pour faire venir plus tard à l'étranger un de nos amis qui, depuis janvier, croupissait dans la prison de Zabela

en Serbie. Réflexion faite, nous jugeâmes préférable de garder une certaine distance avec cet homme assez énigmatique.

* * *

Le premier repas dans cet *Untersuchungsgefängnishauss* me coupa l'appétit. À midi, les bruits du couloir annoncèrent la distribution de la nourriture. Des voix vociféraient en allemand, des portes s'ouvraient, se fermaient. Quand vint notre tour, tous les détenus, sauf un, s'agglutinèrent autour d'une grosse marmite. Le cuistot me versa une grosse louche d'une bouillie jaunâtre qui me souleva le cœur. Elle ressemblait à s'y méprendre à celle que grand'mère Catherine donnait aux petits cochons. Probablement à base de citrouilles, elle devait contenir aussi un peu de son et d'avoine. Le reste des ingrédients demeurait le secret du chef.

J'avais faim, mais je ne me sentais pas capable d'avalier ce liquide. Milenko faisait visiblement un effort pour ingurgiter quelques cuillerées. Il m'encourageait à l'imiter. Je devais m'y efforcer à tout prix, si je voulais survivre. Malgré tout, avec cette nourriture, nous ne pourrions pas tenir longtemps.

Le soir, nous eûmes droit à un repas léger, une soupe que rien ne distinguait d'une eau de vaisselle. De rares petits ronds de graisse, semblables à des yeux de poissons, nageaient à la surface. D'après Krebs, ce menu, auquel s'ajoutait le matin une gamelle d'eau chaude au goût amer de chicorée et un morceau de pain noir, se répétait invariablement tous les jours.

Si plus tard on m'avait demandé de quoi nous avions vécu à l'*Untersuchungsgefängnishauss*, j'aurais été incapable de le dire. Au fond, le petit bout de pain présentait la seule nourriture consistante. Pour le reste, on se bourrait d'eau chaude ou de bouillie de citrouilles. Aussitôt ingurgitée, la faim revenait, aussi tenace qu'auparavant.

Au début, nous touchâmes à peine à cette nourriture. Se retrouver en prison quand on a quitté son pays pour rester libre, cela vous rend bigrement amer. On nous aurait servi des mets bien plus alléchants, que nous n'aurions pas mangé beaucoup plus ce premier jour ; mais, au fur et à mesure que le temps passait, la faim s'installa sournoisement en nous et nous fa-

çonna inéluctablement. Au bout d'une semaine, nous nous mîmes à vider les gamelles sinon avec plaisir, du moins avec une certaine application. Bientôt, la nourriture devint notre principale préoccupation.

* * *

Ce même jour vers quatre heures de l'après-midi, la porte de la cellule s'ouvrit soudain et un gardien prononça nos noms. Une idée salvatrice traversa aussitôt mon esprit. Un fonctionnaire de la police venait de se rendre compte de l'erreur. En tant que réfugiés politiques, nous n'avions rien à faire dans cet *Untersuchungsgefängnis*. Nous allions être interrogés. Un fonctionnaire allait nous expliquer qu'il s'agissait d'un malentendu. Nous serions immédiatement relâchés et transférés dans un camp de réfugiés. Milenko était moins optimiste, mais savait-on jamais ? En tout cas, moi j'y croyais.

Plein de confiance, je marchais à côté de Milenko. Nous suivîmes le gardien à travers un labyrinthe de couloirs et d'escaliers grillagés, pour nous retrouver devant une grande porte métallique. Le seuil franchi, nous quittâmes le monde carcéral pour pénétrer dans l'univers de la bureaucratie. Au milieu du long couloir, courait un tapis rouge. Les portes capitonnées de cuir se succédaient à gauche et à droite. Cela confirma mon pressentiment : nous allions enfin être présentés à un chef.

Arrivé au bout du corridor, notre gardien ouvrit une autre porte. Nous entrâmes dans une vaste salle au plafond haut. Les grandes fenêtres sans barreaux s'ouvraient sur le château de Graz, là-haut, au sommet de la petite montagne aux flancs recouverts de verdure. Une véritable affiche de tourisme.

À première vue, cette vaste pièce, avec de nombreux tiroirs le long d'un mur, des tables en forme de paillasses et un évier, ressemblait à un cabinet de physique dans un vieux lycée. Une seconde plus tard, je remarquai un appareil photographique à accordéon, une toise pour mesurer la taille et une balance. Brusquement, je compris : on allait nous photographier et prendre nos empreintes digitales comme on le fait avec de vulgaires malfaiteurs. Nous nous trouvions dans la salle de l'identité judiciaire.

Ainsi, au lieu de nous présenter à un chef, notre gardien nous remit aux mains d'un rond-de-cuir chauve aux lunettes cerclées d'or. Il nous pesa, nous mesura et nous ordonna de nous mettre en caleçons, puis nous jaugea d'un œil expert. Pas de tatouages. Pas de cicatrices. Signes particuliers : néant. La science policière est, à sa façon, une science exacte et rien ne doit lui échapper.

Nous eûmes aussi droit à la classique séance de photos de face et de profil, avec le numéro d'immatriculation ! Il ne manquait que de faire une affiche avec ces photos et cet avis : recherchés pour tentative de meurtre de la Grande Idée. J'avais envie de rire et de pleurer. Malgré tout, la pensée que désormais nos photos figureraient dans la cartothèque de la police criminelle de Graz m'amusait. Victimes d'une erreur judiciaire ! Quelle belle histoire cela pourrait faire ! Ah ! je me jurai de revenir un jour à cet *Untersuchunggefängnishaushaus* pour demander ma photo et mon numéro !

La prise de nos empreintes digitales me révolta particulièrement à cause de la façon brutale dont ce gratte-papier se saisit de mes mains sans m'en demander la permission, pour les appliquer avec force sur un tampon d'encre, noir et poisseux, puis les appuyer contre une feuille de papier blanc. Il devait faire ce métier depuis fort longtemps, certainement bien avant l'annexion de l'Autriche par le Troisième Reich. Durant la guerre, quand la Gestapo sévissait, il exerçait, à coup sûr, le même métier, avec la même conscience professionnelle.

Nous retournâmes à notre cellule par le même chemin, mais dans le sens contraire, comme dans ces films qui reviennent en arrière : couloir avec le tapis protecteur, les portes capitonnées, la porte en métal séparant le monde de la bureaucratie du monde carcéral, les corridors au plancher en béton, l'escalier protégé par une cage, afin d'empêcher les suicides, et enfin la cellule, notre chez-nous.

Je balançais entre rage et amertume. Une machine policière anonyme s'était indûment emparée de nos corps. Obéir!... Obéir ! Il n'y avait rien d'autre à faire ! De quel droit nous traitait-on de cette façon ? Qu'avions-nous fait ? Vieille habitude, je me révoltais aussi contre moi-même. Un fou ! Voilà ce que j'étais ! J'avais un père, une tante. Eux, ils n'avaient que moi. Je pouvais vivre, étudier, batifoler à ma guise. Il me suffisait de fermer

les yeux, de faire comme si la Grande Idée n'avait jamais existé ; mais non, il me fallait encore quelque chose, quelque chose que je ne pouvais même pas décrire clairement. Voilà ce qu'on appelle un fou, et les fous, il faut les interner, leur mettre une camisole de force. Les sbires et leurs maîtres avaient cent fois raison !

De retour dans la cellule, Krebs nous rassura. D'après lui, nous allions écoper de deux semaines de prison pour passage illégal de la frontière. Il connaissait soi-disant les tarifs en vigueur. Après, on nous enverrait dans un camp de réfugiés et, si le cœur nous en disait, nous pourrions reprendre la route de Paris.

La première nuit dans la prison, nous eûmes très chaud. Avec la paillasse dégarnie, nous étions pratiquement couchés à même le sol. Les puces se gorgeaient de notre sang. Je dormis très mal. Dans mon rêve, je me trouvais rue Elie ; l'aube approchait et je devais me lever pour aller passer un examen de mathématiques, mais je n'étais pas prêt.

* * *

Le lendemain matin, vendredi 12 juillet 1946, commença notre première journée ordinaire dans la maison d'arrêt de Graz.

La distribution du pain et de la chicorée se passa comme d'habitude. Dans le breuvage chaud traînait toujours cet arrière-goût amer de saccharine me rappelant le temps de l'occupation. Sur la façon la plus profitable de manger la ration de pain, les avis étaient partagés. D'après les uns, on devait la manger immédiatement. D'après les autres, il valait mieux la couper en trois et prendre un morceau à chaque repas. Pour Milenko et moi, il n'y eut pas d'hésitation. Nous étions un vendredi et notre dernier vrai repas chez Milka datait du lundi. Le pain noir et dur nous parut d'un goût exquis. Nous le liquidâmes promptement.

Un peu avant huit heures, un gardien ouvrit la porte de la cellule. Il venait chercher des volontaires pour les travaux en ville. Immédiatement, un grand gaillard blond se rua à la porte en criant : *Dolgosny ! Dolgosny ! Dolgosny !* Trois ou quatre

autres détenus sautèrent également hors de leurs grabats en vociférant : *Arbeit ! Arbeit !*

Le gardien partit avec les deux veinards. La porte claqua. Les autres retournèrent à leurs grabats. Le grand gaillard blond paraissait particulièrement abattu. D'après notre Boche, il s'agissait d'un Hongrois qui ne parlait pas un traître mot d'allemand. Il croupissait dans cette prison depuis six mois. Les autorités anglaises le soupçonnaient d'être un espion à la solde de l'Armée Rouge. Affamé par les rations faméliques de la prison, il n'avait qu'une obsession : se remplir la panse. Personne dans la cellule ne connaissait son véritable nom, mais il avait attrapé le sobriquet de Dolgosny à cause du mot *dolgosny*, qui en hongrois signifiait travail.

Durant tout notre séjour dans la prison de Graz, il réclama en vain le droit d'aller travailler. Pour une raison qui nous échappait, les gardiens le laissaient toujours en rade. Par moment, une lueur de fauve affamé passait dans son regard.

Vers dix heures, la porte s'ouvrit de nouveau. Un petit homme sec, en tenue de ville, apparut dans l'embrasure. Nous venions de faire la connaissance de l'*Oberinspektor Zimmermann*. On nous avait déjà prévenus : il passait deux ou trois fois par semaine pour recevoir les doléances des prisonniers. Nous profitâmes de l'occasion pour protester contre notre incarcération, mais ce n'était pas facile. Tout le monde parlait en même temps, chacun avait ses griefs à exposer. Se faire entendre dans ce brouhaha relevait de la véritable prouesse. Dolgosni poussait au paroxysme la cacophonie générale en déversant en hongrois un discours haché, absolument incompréhensible.

L'*Oberinspektor Zimmermann*, planté dans l'embrasure de la porte, souriait avec bienveillance et écoutait, sans les entendre, nos réclamations. Il devait se dire : pourquoi tant de bruit ; vous n'êtes que du menu fretin, on vous relâchera bientôt. Milenko et moi essayions aussi, dans notre allemand rudimentaire, de placer un mot : " *Warum sind wir im Gefängnis ? Wir haben nichts gemacht ! Nur die Grenze...* " Pourquoi nous sommes en prison. Nous n'avons rien fait. Juste la frontière...

Miracle, dans la vocifération générale, *Herr Oberinspektor* avait daigné entendre notre plainte. Sa réponse nous assomma comme un coup de massue : " *Ich bin drei unde dreizig Monate*

in Mauthausen geblieben und ich habe auch nichts gemacht ! "

Moi, je suis resté 33 mois à Mauthausen et moi non plus je n'avais rien fait !

Ach ! so ! Herr Oberinspektor ! Son argument nous cloua le bec. Cela ne nous empêcha pas de revenir à la charge chaque fois que *Herr Oberinspektor* apparaissait dans l'embrasure de la porte.

Un seul détenu de notre cellule ne souffrait point de la faim, mais alors pas du tout. La veille, trop déprimés par notre initiation à l'univers carcéral, je n'avais pas remarqué ce petit bonhomme grassouillet, au visage rougeaud, tenant autant d'un Mister Pickwick que d'un Bouddha bienheureux. Avec son complet d'alpaga, l'homme aurait tout aussi bien pu être professeur de latin dans un lycée d'Europe centrale. Toujours d'après notre brave Krebs, il s'agissait d'un gros bonnet du marché noir à Graz, du genre de ceux qui tirent les ficelles et ne mettent jamais les mains à la pâte.

À midi, quand la porte de la cellule s'ouvrit pour la distribution de l'infecte bouillie, il baissa les yeux avec pudeur et resta assis en position du lotus, comme s'il avait honte de ne pas se présenter avec sa gamelle. D'ailleurs, je me demandais s'il en avait une. Quelques minutes plus tard la porte s'ouvrit de nouveau et un détenu apporta un panier de pique-nique destiné à Mr. Pickwick. Alors commença, au milieu de tous ces bonhommes affamés, le grotesque cérémonial de son repas.

Assis en position du lotus, dans son complet de ville, en dépit de la chaleur torride, il noua d'abord une serviette autour de son cou se transformant ainsi en poupon joufflu. Il étala sans hâte ses victuailles emballées avec soin sur un napperon propre. Ensuite, il commença à manger lentement en savourant chaque bouchée. Il avait une façon particulièrement indécente de grignoter une cuisse de poulet en la tournant et retournant plusieurs fois de sa main gauche. Dolgosny, dont la paillasse dans un coin, n'était pas très éloignée de celle de Mr. Pickwick, se tourna écoeuré contre le mur. Pour ce pauvre homme, le spectacle devait être insupportable. Je crus l'entendre geindre. Si je l'avais vu se précipiter sur Mr. Pickwick pour lui arracher la cuisse de poulet de la bouche, je n'aurais pas été surpris. Le Bouddha bienheureux termina son repas avec un dessert, du strudel aux pavots. Ensuite, il essaya avec volupé sa lippe

pleine de graisse et de sucre en poudre et déboucha un thermos pour se verser une petite tasse de café, du vrai ! Le délicieux arôme flotta dans l'air de la cellule pendant que les autres détenus se mettaient en file pour laver leur gamelle.

Ce premier jour, je pus supporter assez bien le cérémonial du repas de Mr. Pickwick. Plus tard, quand la faim se mit à nous tenailler de plus en plus, je détournais moi aussi le regard de ce spectacle indécent. Nous endurâmes ainsi les ripailles de Mr. Pickwick pendant environ deux semaines. Quand il nous quitta pour retourner à ses affaires, sans doute fructueuses, tout le monde se sentit soulagé.

Jamais Mr. Pickwick n'eut l'idée d'offrir à quiconque le moindre morceau de pain. Comment arrivait-il à avaler ces délices sachant que tout autour de lui les gens avaient une faim de loup ? Je ne le sais pas, comme je ne sais pas ce que j'aurais fait à sa place, mais j'admirais ses gestes lents, son calme imperturbable. Se disait-il que, de toute façon, son panier ne suffirait pas pour nourrir toute la cellule et que par conséquent il était tout à fait inutile d'offrir quoi que ce soit à qui que ce fût ?

Vers trois heures, la porte de la cellule s'ouvrit une fois de plus : *Raus ! Raus ! Spazieren !* Toute la cellule descendit joyeusement dans la cour pour la promenade quotidienne. Au fond, à y bien réfléchir, il faut si peu pour rendre un homme heureux ! Il suffit de l'enfermer dans un espace exigü, de lui donner une nourriture exécrationnelle et un grabat infesté de vermine. Ensuite, vous l'autorisez à se dégourdir les jambes pendant une demi-heure et il se sentira ragaillard.

La veille, nous avions raté la promenade à cause de notre passage au service d'identité judiciaire. Maintenant, nous étions heureux de sortir un peu de la cellule. En prison, l'événement le plus insignifiant devient une distraction bienvenue. La marche en rond, deux par deux, dans la courette de la prison, sous les quolibets des femmes hilares dont les têtes ébouriffées s'accrochaient en grappes aux barreaux du deuxième étage, cela valait toute une après-midi à Luna-Park !

Tout cela me paraissait irréel. Par quel sortilège, me retrouvais-je ainsi entre quatre murs de *l'Untersuchungsgefängnis* en train de tourner en rond sous le regard de ces gorgones lubriques ? Hier, ou avant-hier, j'étais étudiant à la

Faculté Technique de Belgrade. J'avais un père, une tante, des cousins et des amis, tous prêts à m'aider et voilà qu'ils ne pouvaient plus rien pour moi. *L'Oberinspektor* Zimmermann ou un autre zigue décidait désormais de notre sort. Il nous avait condamnés à être jetés en pâture aux fauves. Nous marchions en rond, comme les gladiateurs avant le carnage, et ces femmes se moquaient de nous. J'avais atrocement mal à la tête, mais à qui la faute, tout cela ? À notre orgueil, à notre prétention d'avoir droit à un autre destin ?

Pourtant, il nous aurait suffi de traverser la cour pour arriver jusqu'à la petite porte, et de l'ouvrir pour nous retrouver dans un autre monde, pour reprendre courage et continuer le combat; mais elle restait désespérément fermée.

Ce soir de notre deuxième journée dans la prison de Graz, je vidai la gamelle de soupe en lui trouvant déjà un goût supportable. Si les cuistots m'en avaient offert un supplément, je l'aurais accepté. Sans doute, elle n'était pas très nourrissante mais, à force d'en prendre une très grande quantité, l'organisme pouvait en tirer des éléments nutritifs. Après tout, les baleines ne font pas autre chose en absorbant une grande quantité d'eau de mer pour en retenir les micro-organismes du plancton.

La journée s'achevait. Pour dire la vérité, on pouvait survivre dans la maison d'arrêt de Graz, à condition de n'y pas rester trop longtemps. Demain, nous aurions notre ration de pain et la promenade de l'après-midi. Les perspectives n'étaient pas si mauvaises. Au prochain passage de l'Oberinspektor, nous allions crier plus fort. Qui sait s'il ne donnerait pas l'ordre d'accélérer notre dossier ? Tout compte fait, je commençais à trouver à la prison un certain côté bonhomme. Y passer quelque temps n'avait rien de terrible. Ma deuxième nuit à *l'Untersuchungsgefängnishauss* fut plus supportable que la première. À la longue, l'homme s'habitue à tout, ou presque. Cela peut tout aussi bien le sauver que le perdre.

* * *

Les jours se mirent alors à défiler, tous semblables, avec la distribution d'eau chaude à goût de chicorée, le matin, puis avec le gardien venant chercher les volontaires pour les menus

travaux en ville et le Hongrois criant à tue-tête : *Dolgosny...*, *Dolgosny...*, avec l'*Oberinspektor Zimmermann* et sa logique spécieuse à laquelle nous n'avions rien à opposer et finalement avec l'extinction des feux à neuf heures, après laquelle le puissant éclairage de la cour continuait de projeter sur le plafond de notre cellule l'ombre sinistre des barreaux.

Certains jours, il arrivait de nouvelles têtes, d'autres parlaient, emportant adresses et messages pour les proches de ceux qui restaient. Parmi les nouveaux venus, on pouvait facilement distinguer les novices des vieux chevaux de retour. Aux premiers, il fallait tout expliquer. Les seconds, au contraire, se sentaient tout de suite chez eux.

Nous admirions l'ingéniosité de certains détenus trouvant le moyen d'échanger des billets doux avec les femmes emprisonnées au deuxième étage. Ils défilaient des couvertures pour se procurer du fil puis, comme les pêcheurs à la ligne, ils faisaient descendre leurs messages au bout de la ficelle jusqu'à la fenêtre de la cellule au-dessous de la nôtre. Par la même voie, ils remontaient des petits papiers chiffonnés. Ainsi se nouaient de fragiles et dérisoires liens entre les êtres qui projetaient d'unir leurs misères, une fois la liberté retrouvée.

Environ deux semaines après notre arrivée, il ne restait, de ceux que nous avons trouvés en arrivant, que Dolgosny et Krebs. Cela nous donnait la désagréable impression d'avoir été oubliés à la maison d'arrêt de Graz.

À l'inconfort d'une cellule surpeuplée en pleine canicule s'ajoutait la faim qui nous ravageait chaque jour davantage. Parfois, Krebs nous donnait un morceau de pain ou de saucisson, mais les paquets qu'il recevait n'avaient rien à voir avec les véritables cornes d'abondance de Mr. Pickwick. La famine régnait certainement aussi dans la ville et les temps difficiles n'incitent pas à l'aumône. Après tout, lui aussi avait fui la terre où ses ancêtres vivaient depuis le temps de Marie-Thérèse d'Autriche.

La faim nous rappelait les succulents plats dont notre mémoire et notre palais avaient gardé souvenir. Milenko rêvait de cochons de lait que, la veille du Noël orthodoxe, on portait à la boulangerie du coin pour les faire rôtir dans le four à bois. Ses fantasmes tournaient surtout autour de la peau croustillante qui craquait sous les dents.

J'avais aussi mes fantasmes. La faim ravivait en moi le souvenir confus de certains déjeuners mémorables dans la maison de mon grand-oncle dont je portais, à mon grand dam, le prénom. Mon père et moi allions d'habitude chez lui pour la Saint Nicolas orthodoxe, le dix-neuf décembre. Parfois la neige tombait. Nous montions dans le tramway au marché Baïloni et descendions devant le Troisième lycée de garçons. Mon grand-oncle habitait à deux pas de là, au 13 de la rue Skanderbeg. Les repas, pantagruéliques, commençaient par un délicieux potage aux légumes. Ensuite venaient les traditionnels choux farcis et la dinde. Le tout se terminait avec des millefeuilles, de la tarte aux noix et des fruits. Je m'empiffrais au point de ne plus pouvoir respirer pendant que mon père et mon grand-oncle discutaient de l'éternelle question croate. Tout cela se passait à peine une dizaine d'années auparavant. Pourtant, ce temps me paraissait appartenir à un passé lointain.

Des millefeuilles et de la tarte aux noix, mes pensées glissaient vers le destin un peu triste de mon grand-oncle. En vérité, je ne savais pas grand-chose de lui. Après quelques années de lycée, il s'était engagé dans une école de sous-officiers dont il avait été expulsé pour une vague histoire de sérénade nocturne sous les fenêtres d'une femme mariée. Assagi, il entra par la petite porte au Ministère des finances où il monta en grade de façon remarquable, grâce à son intelligence et à son application. Marié à une femme très douce, il n'eut jamais d'enfants et consacra tous ses loisirs à la philatélie, à la numismatique et aux plantes médicinales. Véritable touche-à-tout, il rassembla une collection considérable de timbres anciens, de monnaies antiques et écrivit plusieurs livres sur tous ces sujets. Ses années les plus tristes furent les dernières. Sous l'occupation, la famine sévissait à Belgrade. Les denrées étaient rares et il vendait aux paysans sa garde-robe et les menus objets de son ménage. Un jour, il en eut assez des privations et mit une annonce dans le seul quotidien de Belgrade : « échangerais collections de timbres et de monnaies anciennes contre de l'huile, de la farine et autres denrées ». Vingt-quatre heures plus tard, un camion de l'armée allemande s'arrêta devant sa maison. Les soldats déchargèrent les vivres et emportèrent toutes ses collections. La guerre durait encore quand il mourut, miné par la vieillesse et le chagrin.

* * *

Dans cette vie monotone en prison, réglée au métronome, un miracle inattendu se produisit fin juillet.

Ce jour-là, à l'heure du repas de midi, la porte s'ouvrit et une odeur délicieuse chatouilla nos narines. À ma grande surprise, le préposé à la distribution de la bouillie habituelle versa dans ma gamelle deux grandes louches remplies de saucissons nageant dans une sorte de riche bouillon.

Tout le monde resta interdit. Ces saucissons, je les connaissais bien. Ils provenaient des stocks de l'armée américaine. Dans les premiers mois après la guerre, on pouvait les trouver dans tous les magasins d'alimentation de Belgrade.

Mais nous n'étions pas au bout de notre surprise : les cuistots nous promirent de repasser dans dix minutes, pour ceux qui voudraient un supplément, *ein Zusatz*. Il n'y avait pas de temps à perdre. Nous nous empressâmes de vider notre gamelle afin de profiter de cette aubaine inespérée. Seulement, il y avait un problème. Les trois semaines de famine avaient considérablement rétréci nos estomacs. Nous n'avions pas vidé la moitié de notre gamelle que déjà nous n'en pouvions plus, alors que les cuistots allaient revenir d'un instant à l'autre. Ah ! si au moins nous avions disposé d'un autre récipient ! Hélas ! chacun n'avait que sa gamelle. À la fois affamés et rassasiés, nous nous efforcions de manger jusqu'à la nausée.

Dolgosny, réduit à l'état de fauve affamé, résolut le problème d'une façon qui nous souleva le cœur. Il s'empara de la bassine qui nous servait pour uriner durant la nuit, la rinça et la tendit aux cuistots pour obtenir le supplément. Ce geste coupa l'appétit à tout le monde mais, si nous voulions être sincères avec nous-mêmes, il fallait nous interroger sur ce que nous aurions fait à sa place, après six mois de ce régime de famine. Il nous restait encore beaucoup des choses à apprendre avant d'arriver à Paris.

* * *

Les longues heures de désœuvrement nous laissaient beaucoup de temps pour réfléchir. La pensée, libre de toute

finalité utilitaire, vagabondait comme ces nappes de brouillard dans la montagne qui parfois s'égarent sur des sentiers mystérieux.

C'est ainsi qu'un jour je fus frappé par la curieuse ressemblance entre notre situation et celle de mouches en captivité. Je me voyais tourner en rond dans la cellule comme jadis un de ces insectes avançait sous le globe de verre sous lequel ma tante Élisabeth gardait les fleurs des champs séchées. Cela se passait à la campagne. J'étais enfant et je m'amusais à regarder l'insecte aller dans une direction puis s'arrêter, sans raison apparente, avant de repartir dans une autre, aussi insensée que la première. Aucune ne menait à la liberté. La captivité semblait abolir chez la mouche toute faculté de raisonnement. Il ne lui restait que l'espoir d'un miracle. Ainsi, pareil à l'insecte prisonnier, il m'arrivait de me lever, d'aller entre les grabats jusqu'au coin de la toilette. Sans aucune raison. Au bout de l'étroit passage se trouvait le mur. Il m'obligeait à revenir sur mes pas. Mes compagnons de cellule me regardaient, agacés. Parfois, j'allais vers la porte, mais le trajet, trop court, présentait peu d'intérêt.

Cette mouche déambulant sous globe m'obsédait au point qu'une nuit je me vis, grâce aux ventouses qu'étaient devenues les extrémités de mes membres, marcher sur les murs et le plafond de la cellule. Arrivé à la verticale de Mr. Pickwick, j'étais pris de panique. Si je lâchais prise, j'allais tomber sur son embonpoint et l'écraser. Je me réveillai en nage. Tout le monde dormait. Comme à ces mouches sous un globe, il ne nous restait qu'à attendre le miracle qui nous ferait sortir de cet espace clos.

Toutefois, nous avons un avantage sur les mouches. Nous nous évadions par l'esprit. Milenko me raconta plusieurs épisodes de la guerre. Celui de la mort d'un garçon m'impressionna en particulier. Ljubicha, un jeune homme intelligent et enjoué, venait souvent dans le magasin de photos que Milenko avait ouvert pour survivre pendant l'occupation, dans une petite ville de Serbie. Fin 1944, Ljubicha s'était engagé, comme bien d'autres, dans les partisans, mais la tuberculose l'avait cloué sur le lit de l'hôpital militaire de Belgrade. Apprenant sa maladie et profitant du passage de son unité dans la capitale, Milenko lui avait rendu visite. Le visage amaigri du jeune homme portait

déjà les stigmates de la mort. Il se savait condamné et demanda à Milenko de lui bricoler un récepteur à cristal afin de pouvoir écouter de la musique le temps qu'il lui restait. À sa deuxième visite, Milenko réussit à exaucer son vœu. Il l'embrassa une dernière fois. Quinze jours plus tard, Ljubicha, le jeune garçon, jadis plein de vie et enjoué, mourut. Milenko emporta pour toujours l'image de son visage cadavérique.

Y avait-il une occasion plus propice que le passage d'une prison à une autre pour réfléchir sur la liberté ? Les quatre semaines passées dans l'Untersuchunggefängnis de Graz nous laissaient tout le loisir de le faire. Nous en discutâmes souvent pour en arriver à la conclusion qu'il y avait liberté et liberté.

Sans doute, encore dans notre pays, avons-nous une certaine liberté de mouvement mais là, l'esprit devait se contenter d'une sphère limitée. Le pire était qu'elle rétrécissait à vue d'œil, comme un ballon qui se dégonfle. Et même dans cet espace restreint, nous ne pouvions subsister longtemps sans nous trahir. Donc, il nous fallait partir, coûte que coûte !

Nos premiers pas à l'Occident s'étaient provisoirement arrêtés dans la fournaise de cette cellule surpeuplée, mais nous savions que la marche à l'ouest allait bientôt reprendre et, demain, l'univers de notre esprit n'aurait d'autres limites que celles de notre capacité à comprendre. Cette conscience nous permettait de garder l'espoir.

* * *

Au vingt-septième jour de notre détention arriva enfin le moment attendu depuis longtemps. Ce matin-là, un employé de la maison d'arrêt nous demanda de nous tenir prêts pour comparaître dans l'après-midi devant un officier anglais, une sorte de juge unique qui devait décider de notre sort. Alors, après de longs jours d'un temps immobile, l'horloge de notre destin se remit en marche.

Vers trois heures et demie, deux policiers se présentèrent pour nous emmener en ville. De nouveau, nous zigzaguâmes à travers un dédale de rues saturées de soleil pour finalement nous arrêter devant un imposant édifice administratif. Toujours escortés par nos anges gardiens, nous pénétrâmes dans l'agré-

able fraîcheur d'un vaste hall. Puis, par des escaliers d'apparat, nous montâmes au premier. Dans les couloirs feutrés circulaient des officiers et des soldats anglais. Le tout respirait la vie douillette de militaires convertis en bureaucrates. Une porte capitonnée de cuir brun s'ouvrit devant nous. Dans une vaste pièce, ressemblant davantage à un boudoir qu'au cabinet d'un juge, trônait devant son bureau un jeune capitaine de l'armée anglaise. Il était flanqué d'une très belle interprète. Pour compléter ce tableau idyllique, un berger allemand, sagement couché aux pieds de la jeune femme, mimait le lion gardant le trône de l'empire britannique.

Après les questions d'usage sur notre identité, nous fûmes soumis à un interrogatoire pour le moins insolite.

- Savez-vous qu'en passant la frontière clandestinement vous avez commis une infraction ? Pour aller d'un pays à un autre, il faut être muni d'un passeport !

- Mais..., mais nous n'avions aucune chance d'obtenir un passeport..., le seul moyen pour quitter la Yougoslavie...

- Précisément, pourquoi avez-vous quitté votre pays ?

Nous restâmes bouche bée devant tant de jobardise, ou bien s'agissait-il là de cynisme ?

- Parce qu'il n'y a plus de liberté en Yougoslavie !

- Plus de liberté... plus de liberté... c'est ce que vous dites tous, mais s'il n'y a plus de liberté, il fallait rester pour la reconquérir. La réponse dépassait notre entendement. Le capitaine nous regardait avec un petit sourire froid. Nous essayâmes de balbutier quelques explications embrouillées, mais à quoi bon ? Il ne s'agissait pas d'un simple malentendu. Un abîme nous séparait de cet officier pommadé. J'avais envie de lui dire que, si nous avons perdu la liberté, c'était en grande partie à cause de la légèreté du gouvernement de Sa Majesté ; mais en ce moment, le rapport de forces se prêtait mal à la poursuite de la discussion ; nous étions devant un drôle de tribunal militaire, composé d'un officier niais, d'une charmante demoiselle et d'un berger allemand.

Dans ces conditions, nous devons encore nous considérer comme satisfaits de la sentence : vingt-huit jours de prison pour le passage clandestin de la frontière. Par la magnanimité du capitaine, le temps d'emprisonnement préventif se confondait avec la peine. Nous serions libérés le lendemain.

Au moment où nous sortions, suivis de nos anges gardiens, un planton apporta du thé sur un plateau d'argent. Pour graver dans ma mémoire l'image de ce tribunal burlesque, je jetai un dernier regard en arrière. Les lourds rideaux de brocart plongeaient la pièce dans une agréable pénombre. Le berger allemand, gardien fidèle de la nouvelle alliance entre l'Angleterre et l'Autriche, remuait nonchalamment la queue et, sur le bureau, un abat-jour jaune diffusait une lumière intime. Décidément, le tribunal siégeait dans un boudoir.

Pendant que la voiture de police nous ramenait, nous hésitions entre la rage et la dérision. De quel droit avions-nous été jugés ? Et d'après quelle loi ? Une loi autrichienne d'avant la première guerre mondiale, ou une loi anglaise ? Peu importait maintenant. Une chose était sûre, il y avait quelque part, dans l'administration des forces de l'occupation, un ou plusieurs hauts fonctionnaires bornés, incapables de comprendre les nouvelles données dans l'Europe de l'Est. Dans ma rage, j'allai jusqu'à souhaiter un jour l'occupation de la fière Albion par les troupes de l'Armée Rouge, seul moyen pour déniaiser ce capitaine pommadé et ses semblables.

* * *

Cette dernière nuit en prison, je dormis très mal. La chaleur m'étouffait. Les puces se déchaînaient plus qu'à l'accoutumée, comme pour s'empiffrer une dernière fois de notre sang. Au petit matin, je renonçai au sommeil. Mes compagnons de cellule dormaient. Un détenu ronflait. Dans le silence matinal on entendait un gardien qui marchait lentement dans le couloir. Les pas s'approchaient, passaient devant la porte puis s'estompaient dans la coursive de cet étrange navire échoué au pied du château, avec sa cargaison de chair humaine.

J'avais envie de hâter le temps, de marcher dans la rue, d'aller à la rencontre d'un nouveau destin, mais les minutes traînaient avec une lenteur désespérante. Enfin, peu avant sept heures, commencèrent les bruits de couloir. Les cuistots apportaient ce breuvage noir et chaud que par dérision nous appelions café. Après, il fallait encore attendre qu'on vînt nous chercher. Vers dix heures, enfin, la porte s'ouvrit et un gardien nous invita à le suivre. Nous prîmes vite congé de ceux qui

restaient. Au dernier moment, le brave Krebs nous fourra dans la main des tickets pour des légumes et des fruits ainsi que quelques pièces de monnaie. Les formalités de levée d'écrou furent vite expédiées. Je récupérai ma serviette noire, ma seule fortune.

Dans le bureau on nous gratifia de tickets pour un repas au camp des personnes déplacées et de billets de chemin de fer jusqu'à Judenburg, petite ville autrichienne dont nous n'avions jamais entendu parler. Le train partait à 4 heures. Il nous restait plusieurs heures pour déambuler à travers la ville et jouir de la liberté retrouvée.

Accompagnés d'un gardien, nous retraversâmes en diagonale la cour fermée sur trois côtés par les ailes de la prison. Un haut mur, avec une petite porte, la séparait de la rue. Dans cet espace clos, nous faisons notre promenade quotidienne en tournant en rond, pendant que les fenêtres du deuxième étage s'ornaient des têtes des gorgones. Maintenant, il n'y avait plus personne aux barreaux. Enfin, le gardien tourna la clé, ouvrit la petite porte et nous lança un *auf Widersehen*, mi-ironique, mi-amical. Il faisait très chaud dans la rue et nous pouvions aller à gauche ou à droite, où bon nous semblait. Après quatre semaines passées dans une cellule exiguë, cela me paraissait presque incroyable !

Adieu *Oberinspektor Zimmermann*, adieu Krebs, adieu Dolgosny, espion de pacotille ou victime innocente d'une calomnie, adieu Mr. Pickwick, poupon joufflu qui lentement mais inexorablement creusait sa tombe avec sa fourchette, adieu *Untersuchungsgefängnishauss*, étrange navire échoué au pied de la falaise avec sa cargaison de chair affamée.

Il nous restait de tout cela un goût amer. Quatre précieuses semaines irrémédiablement perdues. Par la faute de qui ? Personne ne le saurait jamais. Nous étions le 9 août. L'automne approchait à grands pas. Arriverions-nous à temps pour l'inscription à l'université de Paris ?

Nous nous mîmes à la recherche du marché et le trouvâmes pas très loin de la prison. La foule bariolée, surtout les paysannes avec leurs cotillons multicolores, rappelait le corso des bonnes, le dimanche après-midi Place des Étudiants à Belgrade. Avec des petits coupons verts et bleus nous achetâmes des concombres et des pommes.

Avant midi nous nous dirigeâmes vers le camp de réfugiés afin de profiter de nos tickets pour un repas. Quatre semaines auparavant, jour pour jour, un homme nous avait traîtreusement remis à la police autrichienne dans ce même camp.

Après vingt-huit jours de famine, le repas me parut succulent : une sorte de pot-au-feu dans lequel nageaient plusieurs morceaux de viande. Puis nous déambulâmes, en attendant l'heure du train, à travers les rues inondées de soleil et recouvertes d'une fine poussière de gravats. Vers trois heures, nous décidâmes de nous diriger vers la gare.

Elle se trouvait au bout de la longue Bahnhofstraße. À un arrêt, nous attendions le tramway pour nous y rendre quand Milenko, sans raison apparente, me quitta pour traverser la rue. Je n'y compris d'abord rien. Dans un deuxième temps, je le vis se diriger vers une femme en sarrau blanc de l'autre côté de la rue. Il lui parla un instant, puis il revint en rapportant deux casse-croûte au fromage blanc et aux tranches de salami. La femme disparut dans la maison d'en face. Une plaque en émail blanc indiquait Dr. Anna Geist, Zahnarzt, chirurgien-dentiste.

Quel air minable devons-nous donc avoir pour susciter une telle pitié chez cette inconnue. Les guenilles de Milenko et mon complet marron chiffonné trahissaient les individus en marge de la société.

Maigres et pâles, nous devons ressembler, à l'accoutrement près, aux croisés de Frédéric Barberousse battus par les infidèles en Asie Mineur. Ils se retiraient en piteux état à travers la Serbie médiévale. En cheminant, ils tendaient la main en disant *bitte*, s'il vous plaît et remerciaient en disant *danke*. Ces deux mots étroitement associés dans l'esprit des habitants avaient donné, par contraction, naissance au mot serbe *bitanga*, vaurien. À présent, nous ne valions guère plus.

Certes, en partant pour l'exil nous ne nous étions pas fait d'illusions. Nous ne nous attendions pas à être reçus avec la fanfare et des fleurs, mais de là à supposer que nous allions nous retrouver dans une prison, il y avait tout un monde ! Depuis, nous avons fait du chemin, appris certaines choses. Hélas ! en matière d'expérience de l'exil, nous n'en étions qu'à nos premiers balbutiements.

Dix minutes plus tard, nous arrivâmes à la gare. Il restait encore une bonne heure avant le départ du train pour Juden-

burg. Sur une voie de garage, un wagon à bestiaux vide nous offrit son hospitalité. Nous nous y installâmes, jambes pendantes au-dessus du ballast. Les casse-croûte de la dame en blanc étaient délicieux. À ceux-là s'ajoutèrent la salade de concombres et les pommes en guise de dessert. Nous nous régalâmes comme de vrais chemineaux. Le soleil d'août chauffait agréablement. Derrière nous, des wagons manœuvraient.

Un peu avant quatre heures, installés sur des bancs de troisième classe, nous attendions le départ. Soudain, le tamponnement des wagons se propagea le long de la rame. La locomotive démarra péniblement. Ses poumons d'acier crachaient de puissants jets de vapeur. La gare de Graz, la façade grêlée par des éclats de bombes, passa au ralenti. Puis le mouvement s'accéléra. Sous nos pieds, les bogies ferrailaient ferme aux aiguillages. Nous longeâmes les hangars d'un chantier de charpentes métalliques, Brückenbau, Waagner A.G. Une gare de triage défila avec ses haut-parleurs perchés au bout de poteaux de bois comme de sinistres oiseaux charognards.

À la sortie de l'agglomération, la voie rejoignit les berges de la Mura. Depuis le hameau sans nom, la rivière ne nous lâchait pas, comme pour nous rappeler qu'il faut parfois frôler le trépas pour naître à une autre vie. Mais pour l'instant nous n'avions pas le temps de regarder en arrière ; il nous fallait progresser vers l'Ouest, toujours plus loin vers l'Ouest. Cette idée ne cessait de nous hanter.

Le train prenait de la vitesse. Dans deux heures, nous allions être à Judenburg.